

ALAIN

# MARS

ou

LA GUERRE JUGÉE

*nrf*

GALLIMARD







## AVANT-PROPOS

*Sous la protection, je le voudrais, du bon Hercule, le seul dieu qui soit vénérable, j'ai dessiné ici le visage ambigu de Mars, dieu de la guerre. Scrupuleusement, en vue de n'offenser ni la patience, ni le courage, ni la justice, j'ai suivi la sagesse de ce double mythe, par où les anciens font voir qu'au milieu même des combats ils n'ont jamais confondu deux hommes que pourtant Nature nous offre toujours attachés et mêlés. Laisant donc l'Hercule nu, au cou penché, qui observe et fait, j'ai suivi et retracé en ses attitudes le dieu vaniteux, triste et méchant, droit dans le costume, et tête levée, sans me prendre à ce regard équivoque, où la peur menace.*

*Vénus est jointe à Mars dans l'antique allégorie. A bon droit. Et ce langage muet est aussi prophétique, puisque Vulcain guette leur rêve charmant, joignant déjà par un lien de fer l'ivresse des passions à son art mécanique. Mais, dans mon analyse, sévère en tous les sens, et trop abstraite peut-être, la forme féminine s'est trouvée dissoute. Car c'est en l'homme infatué que la femme prend puissance de nuire. Aussi cet œil comédien, ces ruses sans projet, cette flatterie du faible, cet art d'orner le plaisir, tous les mensonges enfin de l'élément subordonné, sans oublier la peur essentielle, tout cela, qui est grâce de nature, s'exprime en Mars par la nullité inflexible. D'un côté l'amour qui se change en haine vide l'esprit de toute substance; mais aussi l'odieux en la femme est si absolument trompeur que l'art seul y trouve objet, par de fantastiques apparences. Donc Liluli suffit.*

*Mais Mars a plus de consistance, car il fait système de*

*tout, reprenant en projets et décrets ses cris incohérents, et préméditant la convulsion. Il fallait vaincre cette redoutable apparence. Le voilà donc ce monstre ici en morceaux, et pourtant reconnaissable si j'ai su rassembler ici et là ses traits hétérogènes en poésie courte.*

*Après l'avoir bien considéré devant toi, apprends, lecteur, comme j'essaie, à le défaire en toi-même, déliant, nommant, et renvoyant chaque élément à sa place. Et ne t'effraye pas de toi-même si tu te vois guerrier au miroir de Vénus. Mais souris plutôt à ta propre image, qui est celle d'Hercule.*

## I

### L'AMOUR DE LA PATRIE

Nous devons faire un exact inventaire, sans aucun respect. Mais il est moins question de nier que de donner à chaque sentiment sa juste part dans la grande aventure. Il s'agit maintenant pour moi de la vie des autres, au sujet de laquelle je dois décider pourquoi et en quelles circonstances j'accepterai ou non, le cas échéant, qu'ils meurent pour mes idées. Soyons donc scrupuleux, et non point léger. Or je crois que cet amour de la patrie, si naturel en tous, n'est pas assez fort pour porter par lui-même le grand effort de guerre.

Et voici pourquoi je crois cela. La nation en guerre a autant besoin d'argent que d'hommes. C'est un fait qu'elle trouve autant d'hommes qu'il y en a en elle pour mourir. C'est un fait aussi qu'elle ne trouve pas aisément de l'argent. Il y faut de la contrainte, lorsqu'il s'agit de l'or, ou bien une sorte de marché avantageux. Et, pour les emprunts, on n'a même pas l'idée de dire : « l'emprunt national ne rapportera aucun intérêt ; le principal même n'est pas garanti. »

Examinons de plus près. Il y a à dire ici quelques vérités désagréables. Chacun sait que les militaires, à partir d'un certain grade, et par la simplicité de la vie qui est alors imposée au combattant et même à la femme, amassent quelque argent pendant une guerre de quatre années. Or, parmi ces hommes qui donnent leur vie, y en a-t-il un qui, ayant fait le compte de ses dépenses, rende le superflu

en disant : « Je ne veux point m'enrichir pendant que ma patrie se ruine. » Que les citoyens donnent plus volontiers leur vie que leur argent, voilà un paradoxe assez fort.

Ceux qui exposent leur vie jugent peut-être qu'ils donnent assez. Examinons ceux qui n'exposent point leur vie. Beaucoup se sont enrichis, soit à fabriquer pour la guerre, soit à acheter et revendre mille denrées nécessaires qui sont demandées à tout prix. J'admets qu'ils suivent les prix ; les affaires ont leur logique, hors de laquelle elles ne sont même plus de mauvaises affaires. Bon. Mais, la fortune faite, ne va-t-il pas se trouver quelque bon citoyen qui dira : « J'ai gagné deux ou dix millions ; or j'estime qu'ils ne sont pas à moi. En cette tourmente où tant de nobles hommes sont morts, c'est assez pour moi d'avoir vécu ; c'est trop d'avoir bien vécu ; je refuse une fortune née du malheur public ; tout ce que j'ai amassé est à la patrie ; qu'elle en use comme elle voudra ; et je sais que, donnant ces millions, je donne encore bien moins que le premier fantassin venu ? » Aucun citoyen n'a parlé ainsi. Aucune réunion d'enrichis n'a donné à l'État deux ou trois cent millions. Or si la patrie était réellement aimée plus que la vie, on connaîtrait ce genre d'héroïsme, et même, puisque celui qui donne sa vie devait la donner, les héros du coffre-fort donneraient encore moins que leur dû.

Cela prouve, il me semble, que l'amour de la patrie, lorsqu'il se manifeste par l'action militaire, est certainement soutenu et réchauffé par d'autres sentiments, sans doute naturels à l'homme aussi, mais cultivés par l'art militaire, le plus ancien et le plus savant de tous, tandis que l'art du percepteur est encore dans l'enfance.



## II

### LA GUERRE NUE

L'homme est flexible et gouvernable dans ses passions et ne s'en doute point. Tous nos maux humains sont en raccourci dans ces querelles de régiment à régiment, où c'est en vérité la veste bleue qui insulte, provoque, rosse et finalement hait la veste noire. Un hasard d'écritures pouvait jeter le même homme dans l'autre camp. Comment les choses se passent, en ces étranges guerres, chacun le devine sans peine. Une première bataille, dont les causes n'importent guère ; des vaincus, qui se croient méprisés ; des vainqueurs qui se savent menacés. Ces opinions sont dans les regards, d'abord supposées, et aussitôt vraies. Les passions ont cela de redoutable qu'elles sont toujours justifiées par les faits ; si je crois que j'ai un ennemi, et si l'ennemi supposé le sait, nous voilà ennemis. Et le naïf, en racontant ces guerres folles et ces imaginations vérifiées, dira toujours : « N'avais-je pas raison de le haïr ? »

Le plus étonnant c'est que cette haine, surtout collective, est aimée ; toute mauvaise humeur, toute colère, toute tristesse trouve là ses raisons, et aussi ses remèdes. Par un effet contraire, les alliés sont déchargés des aigreurs quotidiennes, parce que l'ennemi répond de toutes. Ainsi chacun aime bien, par cette haine mise en système. On voit que de telles guerres n'ont d'autres causes qu'elles-mêmes, et qu'ainsi elles iraient toujours s'aggravant si quelqu'un avait intérêt à les faire durer ; heureusement cela n'est point.

Les querelles de race n'ont point de causes plus sérieuses, mais durent souvent plus, parce que le teint, la forme des traits et le langage tiennent mieux à l'homme qu'une veste bleue ou noire. Observez qu'alors, par le même jeu des passions, la forme du nez et la couleur des cheveux sont comme des injures que l'on se jette aux yeux sans y penser. Si les luttes politiques s'y accordent, voilà une nation coupée en deux.

Sans compter que les luttes politiques elles-mêmes dépendent des mêmes lois ; l'imagination y fait la folle, et bientôt la méchante ; et l'ardeur des batailles ne dépend point seulement des intérêts. Si chaque parti avait son costume, nous serions condamnés à la guerre civile. Supposez une différence de langue, ou seulement d'accent, et quelques ambitieux fouettant les passions, ce sera une politique de fous. La paix par elle-même, sans autre expédient, supprimerait presque toutes les causes de conflits, surtout parce qu'au lieu de chercher à exercer le pouvoir, chacun travaillerait contre les abus du pouvoir ; ainsi s'organiserait toute république, d'où l'on voit que le droit des races à se gouverner elles-mêmes est, de toutes les manières, directement contraire à la paix.

Par cette remarque, nous voilà ramenés à considérer ces peuples alliés et ces peuples ennemis, d'après les mêmes idées, qui trouvent alors leur pleine application. Et puisque la haine nourrit la haine, et la colère la colère, et la guerre la guerre, tout ce que l'on dit des intérêts inconciliables est à côté de la question. C'est comme si l'on disait que des plaideurs sont ennemis par les intérêts contraires ; mais ils sont ennemis parce qu'ils plaident, parce que les fatigues, les soucis, les dépenses de chacun sont inscrites au compte de l'autre. Chacun sait bien que celui qui plaide contre moi ne peut avoir le nez bien fait. Telle est bien notre situation après ce ruineux et sanglant procès entre deux peuples. Une passion, disait Spinoza, cesse d'être une passion dès que nous en connaissons adéquatement les causes.

### III

## DU BEAU

Nul n'est à l'abri de cet enthousiasme prodigieux qui fait que l'on veut marcher sans savoir jusqu'où, à la suite d'une troupe bien disciplinée et résolue. Ces effets sont bien connus, mais communément attribués au prestige de la patrie, naturellement présente ici à l'esprit de tous. Ce n'est pas le seul cas où le Dieu naît de l'enthousiasme ; et je crois que ce sentiment est proprement esthétique, j'entends qu'il n'est ni fortifié ni même modifié par les pâles idées qui l'accompagnent, concernant le devoir et le sacrifice ; tout au contraire, ces idées en sont illuminées et réchauffées ; en sorte que l'objet réel du culte, c'est bien l'action même, commune, réglée, rythmée, enfin perçue et sentie par toute la surface de notre corps.

Tout est parfait en cette danse ; l'ordre y est sensible ; la musique y est exactement adaptée ; la volonté de tous est perçue par chacun. Volonté de quoi ? D'agir en commun, sans rien d'autre ; et cela suffit pour que le bonheur de société soit éprouvé sans mesure, balayant tous les médiocres soucis, tout sentiment de faiblesse, toute crainte. L'homme se sent et se perçoit avec les autres, invincible et immortel. Ce tambour le fait dieu.

Je renonce à définir le beau. Du moins ce défilé militaire en donne un exemple incomparable. Le sentiment de bonheur ne dépend point du tout de quelque idée sur les fins poursuivies ; l'opinion de chacun n'importe guère ; soyez instruit ou ignorant, cela n'y changera rien ; il faut

ici penser et agir dans le bonheur le plus enivrant. Les petites raisons ne servent qu'à vous amener là, si vous êtes libre de vos mouvements. Pour le soldat, il y est conduit par force ; mais il l'oublie aussitôt. Cette parade n'a nullement besoin de raisons ; elle se suffit à elle-même ; elle s'affirme glorieusement. Il n'y a qu'un remède contre cette admiration totale, c'est d'être ailleurs. Et encore est-il qu'en pensant seulement à cet ordre humain qui va, je sens que je voudrais aller aussi. Mais le spectacle lui-même trompera encore mon attente. J'irai. J'irai.

Par ces caractères, je dis que la chose militaire est proprement esthétique. Et je remarque qu'il n'y a point d'autre art populaire en ce temps-ci, ni même d'art qui soit comparable à celui-là, par la puissance et la perfection. Chacun y est pris. Chacun y sera pris. Oui les morts seront oubliés ; et les erreurs aussi ; et les mensonges ; et les froides et tristes réflexions nées de solitude.

Il faut savoir que le beau est ce qui met l'esprit des hommes en mouvement. Le vrai même est faible à côté ; et le bien est austère quand on s'y met. Je tiens que l'amour de la vérité est faible, quoiqu'assez bien dirigé toujours, s'il n'est payé ; c'est pourquoi, dans les discussions, les passions tristes finissent par régner. Au lieu que l'amour du beau efface tout et guérit cette âme inquiète et faible. Aussi cette mystique de la guerre, née d'un spectacle, régnera toujours et sur tous. Semblable en cela à l'esthétique religieuse, mais plus puissante encore par son mouvement accéléré. C'est par là qu'on saisit la parenté, étrange autrement, de l'esprit militaire et de l'esprit religieux ; ce que l'oreille musicienne, au *Te Deum*, saisit très bien.

## IV

### ANIMAUX DE COMBAT

J'ai vu sur les murs une affiche honorable, mais qui vise à côté. On y dénonce cette corruption des jeunes gens, visible par les spectacles et les chansons. Mais je pensais aussitôt à ce que j'ai vu de la caserne quand la classe quatorze y vint apprendre le métier de soldat. Ici sont les racines de la guerre, et ses moyens secrets. Jeunes hommes séparés de leurs familles, captifs et exilés. Soudain jetés dans l'ordre humain le plus effronté, le plus cynique, le plus puissant aussi par la hiérarchie, par la moquerie, par la domination des plus corrompus. L'homme est dévêtu alors de ce qui l'orne et le protège, comme la sinistre cérémonie du conseil de révision l'annonce assez. Dépouillés de toute pudeur, à l'âge où il faut que la pudeur soutienne la sagesse. D'un côté soumis à un pouvoir hautain et lointain qui ne voit en eux que moyen et matière ; et de l'autre soumis à un pouvoir d'opinion proche, familier, bientôt grossier par le règne des impudents et des brutaux. Ainsi se forme et grandit de mois en mois un sauvage esprit de révolte, mais purement animal et bas, découronné, qui gronde et n'agit point ; cette mauvaise volonté sans tête est le pire des produits humains.

L'art militaire, aussi ancien que l'escrime, a, de même que l'escrime, des finesses de praticien, qui étonnent d'abord, et bientôt effrayent par leur action concordante qui va toujours à la même fin. Tout ce cynisme appris et tout ce désespoir informe iront enfin à l'assaut après

bien des détours ; cette colère ne peut s'échapper que par là. Tout y concourt, jusqu'à ces costumes étudiés qui dirigent si bien le respect et l'humiliation. Tout est calculé, quoique sans pensée, pour que la moquerie des plus vils coquins assure encore cet ordre terrible. Et, par réaction, les puissantes cérémonies et les actions en masse sont belles, touchantes, enivrantes encore plus. D'où ce désir de l'action suprême qui réhabilitera. C'est pourquoi l'on n'ose point dire que l'on ferait la guerre aussi bien si les hommes n'étaient décapés et trempés par ces procédés traditionnels. Mais aussi cet entraînement veut la guerre, parce que l'idée de la guerre ramasse en elle toutes les espérances et toutes les vengeances, qui sont nourries et comprimées, et enfin conduites là. C'est pourquoi cette corruption des jeunes et la guerre doivent être voulues ensemble ou niées ensemble. C'est pourquoi aussi j'attends beaucoup des femmes dès qu'elles seront juges de ces choses.

Sous une condition pourtant, et qui est singulière, c'est qu'elles abandonnent de leur côté un peu de cette pudeur d'esprit qui les détourne de penser à ce qui est laid, répugnant et vil. Car tout se tient, en ce difficile problème ; et, par les solides traditions d'une société fondée et maintenue par la guerre et pour la guerre, la pudeur féminine va aux mêmes fins que l'impudeur masculine ; ainsi la science des manières qui veut que l'on n'use que de mots honnêtes, s'accorde avec l'art militaire, que l'on ne peut nommer honnêtement. D'où vient que Madame de Maintenon est aussi une espèce d'adjudant. Mes amis, tirons un fil après l'autre, sans quoi nous serrons le nœud.

## V

### LA FORGE

Il faut battre le fer. Toute la force des coups de marteau se retrouve dans la barre. La trempe est encore une violence. Or c'est à peu près ainsi qu'on forge une armée. La nature humaine est ainsi faite qu'elle supporte mieux un grand malheur qu'un petit. En d'autres termes, c'est le loisir qui fait les jureurs et les mécontents. Si donc le peuple gronde, cela indique, comme Machiavel voulait, que vous ne frappez pas assez fort. N'ayez pas peur ; celui qui frappe fort est premièrement craint, deuxièmement respecté, et finalement aimé.

C'est ce qu'ont méconnu tous les esprits faibles, qui comptaient surtout sur l'amitié et sur l'enthousiasme. Mais ces sentiments vifs ne durent pas assez ; ils ne peuvent rien contre des jours de terreur et d'épreuves.

C'est une réflexion bien naturelle que celle-ci : « Soyons indulgents ; car ils ont beaucoup souffert, et ils souffriront encore ». Mais ce raisonnement se trouve toujours mauvais, parce que la moindre partie de liberté conduit à réfléchir. Les vues du praticien sont plus justes. « Soyons très sévères, car ils ont beaucoup souffert ; ils ne nous le pardonneront jamais, s'ils ont le loisir d'y penser ». Alors tombent les coups de marteau, et sur le point sensible ; alors la moindre liberté est pourchassée. Les exercices et les sanctions, tout, jusqu'aux faveurs, a pour fin d'abolir entièrement l'idée même d'un droit et le moindre mouvement d'espérance. Ainsi, quand on veut faire agir un gaz,

on le comprime. Toute cette force jeune étant ainsi comprimée et contrariée avec suite, sans une faiblesse, par l'action d'un système parfait, alors il n'y a plus d'échappée que contre l'ennemi ; et c'est lui qui paiera. Voilà en bref l'histoire d'un régiment d'élite, et la pensée constante d'un vrai chef.

Mais tout n'est pas noir en cette épopée. L'homme n'est pas si simple. Quand il s'est heurté aux barreaux vainement, il s'arrange pour y toucher le moins possible ; et comme c'est exactement sa liberté qui est contrariée, il trouve en lui-même de bonnes raisons d'y renoncer ; mais il faut d'abord qu'il soit assuré de n'en pouvoir rien faire. Et comme il n'en meurt point, il faut que sa puissance s'emploie. Frappez, durcissez l'homme. L'idée de se venger est bien forte en lui ; mais elle ne cherchera pas longtemps un passage si tout est bien fermé. Comme, dans les canons, l'obus ne partirait pas si la culasse n'était bien fermée. Ainsi la colère de l'homme, ayant fait le tour de la culasse hermétique, se lancera toute vers l'ennemi. Et voilà comment, par le travail continuel et par la discipline inflexible, on développe à coup sûr la valeur offensive d'une troupe.

Finalement l'homme qui a échappé aux dangers, qui s'est vengé comme il pouvait, et qui a admiré son propre courage, trouvera occasion, si les cérémonies sont convenablement réglées, d'adorer le système et le chef, un court moment, et ensuite par souvenir. Ainsi les survivants louent la guerre toujours plus qu'ils ne voudraient.



## VI

### DE L'OBLIGATION

On ne doit pas de reconnaissance à celui qui paie ce qu'il doit, dès qu'il ne peut pas faire autrement. Et certes je puis supposer qu'il me paierait encore s'il était libre ; mais je puis supposer le contraire aussi. Lui-même n'en sait rien, puisqu'il ne peut se poser la question en termes non ambigus. Le devoir, dans le sens plein du mot, suppose une délibération à part soi, dont tout dépend, sans aucune contrainte. Or chacun sait que, pour le devoir militaire, la contrainte est fort brutale. Un Français ne peut donc choisir de servir son pays sous les armées ; il peut choisir seulement d'être chef, et c'est là un choix raisonnable, ou bien un choix de la passion ambitieuse. J'entends, il est vrai, de belles phrases ; mais je remarque aussi de l'enthousiasme au départ des simples conscrits, à l'égard desquels la contrainte s'exerce sans façon. Cela me mettrait plutôt en défiance, car le sacrifice vraiment libre serait plus fort de lui-même, sans aucun secours des signes, donc plus silencieux il me semble. Quelque pénible à entendre que soit ce genre de remarques, il faut pourtant y porter son attention avec une franchise entière. Si nous mentons là, l'image de la guerre est aussitôt brouillée, et toute la suite des discours se tiendra dans le convenable et dans l'apparence. Tous sont forcés ; il y en a seulement un bon nombre qui courent plus vite que le gendarme ne les pousse. Je les plains tous ; j'admire la résignation et la bonne tenue de la plupart ; mais admirer ici une libre

résolution, un don volontaire que chacun fait de soi-même à la patrie, je ne le puis. J'attends quelque décision d'un homme entièrement dégagé de toute obligation militaire ; par le jeu des institutions et les communs effets de l'âge, il n'y en a pas beaucoup. Mais, par ces raisons mêmes, il y faut une volonté de fer.

Et encore remarquez que l'art militaire, fondé d'après une longue expérience, n'admet point du tout l'engagement résiliable, ni même à terme. Disons avec les hommes du métier, recruteurs ou médecins, que si l'homme était laissé juge de ses propres forces, et de ce que la patrie peut lui demander encore, les effectifs fondraient, comme on dit.

Il faut être juste là-dessus et ne point déformer la nature humaine, d'aucune manière. Il y a certainement des hommes qui retournent volontairement au danger, par un souci de vaincre la peur, et aussi par cette idée si puissante qu'il n'est point juste de laisser à d'autres, qu'ils soient libres ou forcés, le poids des plus lourds devoirs. Il est un plus grand nombre d'hommes qui, dans les moments où ils sentent plutôt leur propre force que le danger, sont capables de refermer la porte de l'arrière, dans le temps très court où elle s'ouvre. Enfin le besoin de mépriser est bien fort chez l'esclave. Et surtout la longue suite des prières, des intrigues et même des mensonges qu'il faudrait mettre en jeu pour faire considérer les raisons même les plus légitimes à quelque chose de rebutant et d'ignoble aux yeux d'un homme libre. L'œil d'un médecin militaire, toujours armé contre la ruse, suffit presque toujours pour achever la guérison.

Toujours est-il qu'un noble chef, et qui voudrait croire à ses propres pensées, dirait du premier mouvement : « Que ceux qui en ont assez s'en aillent ; je ne veux que des héros ». Mais il est clair qu'il ne peut point dire cela. C'est pourquoi le chef militaire vit dans l'apparence, sans pensée aucune sur les choses que je dis maintenant ; sans gloire réelle au dedans ; ramenant tout au métier ; cordial sans aucun naturel ; inflexible et triste.

## VII

### DE L'IRRÉSOLUTION

Les mouvements de l'homme vont par explosion, toujours au delà des causes extérieures. Il est fou d'expliquer les guerres par ces difficultés de chancellerie, qui ne manquent jamais. Il faut considérer cet animal si dangereux pour lui-même, et qui choisit communément un malheur certain plutôt que d'avoir à le craindre longtemps. Mais il est remarquable comme ces mouvements humains échappent au moraliste, toujours dominé par l'idée puérile d'une petite machine à calculer. Les sentiments, cependant, décident de tout, et au premier rang l'impatience qui entre dans toutes nos affections, d'amour, de haine, d'espoir ou de crainte, sans en excepter une seule.

Voici une scène que j'ai vue une fois, et qui fut sans doute ordinaire, en cette guerre où, comme dans toutes, les opinions qu'on ne dit pas furent le moteur principal. Plusieurs officiers d'artillerie assemblés, parmi lesquels un qui est le plus jeune. On lit une lettre officielle qui demande des volontaires pour l'aviation. Tous les regards vont au jeune, qui s'offre comme s'il n'attendait que l'occasion. C'est choisir la mort. Souvent on a demandé ainsi des volontaires, et toujours des mains se lèvent, malgré la crainte, mais je dirais plutôt à cause de la crainte.

Descartes, moraliste trop peu lu, disait que l'irrésolution est le plus grand des maux humains. Toutes les souffrances des passions, d'apparence impalpable, viennent sans doute

de là ; mais on n'y fait point attention. L'homme d'esprit est continuellement occupé à justifier ses propres actes selon les raisonnements des sots. Quand l'idée vient à l'esprit d'une décision à prendre, redoutable et redoutée, les raisons aussitôt répondent aux raisons, et l'imagination travaille dans le corps, en mouvements contrariés qui font un beau tumulte ; cet état d'effervescence enchaînée est proprement la souffrance morale. Un mal bien certain nous délivre aussitôt, en proposant des actions réelles ; ou, pour dire autrement, le fait accompli a cela de bon qu'il est un appui solide ; on en peut partir ; au lieu que les décisions intérieures ont cela de remarquable qu'elles échappent, dès que l'on compte sur elles. De là un besoin de s'engager irrévocablement. C'est pourquoi, dans le moment même où la délibération est sans remède, la main se lève ; non pas malgré l'irrésolution, mais à cause de l'irrésolution. Remarquez que le refus ne décide rien, parce qu'on sait bien que la même question sera posée dix fois ; et la vieille politique militaire fait toujours cordialement entendre, selon ses pratiques connues, que l'on finira par forcer ceux qui ne veulent point consentir. Cette attente, sûre d'elle-même, est trop forte contre un cœur jeune.

Il se peut que ce mouvement décidé soit proprement viril. Balzac dit, en *Béatrix*, que les femmes supportent mieux l'irrésolution et l'attente ; dont la raison est sans doute dans la structure physique, moins musclée, moins violente en ses réactions sur elle-même, j'oserais dire moins thoracique. Du moins je suis bien sûr que le mâle de l'espèce, surtout jeune, est bâti comme je dis, et prompt à choisir son malheur. Mettez-en cent mille ensemble, et vous en verrez sortir le fait humain accompli, par quoi sont terminées toujours les délibérations des vieillards. De quoi les vieillards triomphent ; mais cette duplicité des politiques doit être jugée. Il y a des questions qu'il ne faut point poser à un homme de vingt ans.



## ŒUVRES D'ALAIN

Entretiens au Bord de la Mer

Souvenirs concernant Jules Lagneau

Propos I et II

Mars ou la guerre jugée

Convulsions de la Force

Échec de la Force

La Visite au Musicien

Les Idées et les Ages

Propos sur le Bonheur

Les Dieux

Éléments d'une doctrine radicale

Propos d'économique

Sentiments, Passions et Signes

Histoire de mes Pensées

Avec Balzac

Les Saisons de l'Esprit

Esquisses de l'Homme

Préliminaires à l'Esthétique

Éléments de Philosophie

Vigiles de l'Esprit

Vingt Leçons sur les Beaux-Arts

Système des Beaux-Arts

En lisant Dickens